

## HÉMATOMES, ÉRAFLURES, CICATRICES

Les marques corporelles (involontaires ?) comme métis du rugby

Yannick Le Hénaff, Stéphane Héas, Dominique Bodin, Luc Robène

La Découverte | « *Revue du MAUSS* »

2008/2 n° 32 | pages 553 à 574

ISSN 1247-4819

ISBN 9782707156433

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<http://www.cairn.info/revue-du-mauss-2008-2-page-553.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Yannick Le Hénaff *et al.*, « Hématomes, éraflures, cicatrices. Les marques corporelles (involontaires ?) comme métis du rugby », *Revue du MAUSS* 2008/2 (n° 32), p. 553-574.

DOI 10.3917/rdm.032.0553  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.

© La Découverte. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Hématomes, éraflures, cicatrices  
Les marques corporelles (involontaires ?)  
comme *métis* du rugby

*Yannick Le Hénaff, Stéphane Héas,  
Dominique Bodin et Luc Robène*

**De la balle : la trace corporelle comme  
révélateur axiologique du rugby**

L'intérêt de l'analyse des activités physiques et des sports pour mieux comprendre les sociétés contemporaines et notamment la question des conflits humains n'est plus à démontrer [Elias et Dunning, 1998 ; Geertz, 1972]. La place de l'*agôn* et de l'imaginaire guerrier peut être considérée alors comme le fil directeur des sports, qu'ils soient modernes ou non [Boilleau, 1995]. Dans ce cadre, certains sports, par leur histoire, leur culture, portent plus particulièrement le sceau d'un monde masculin (rugby, boxe, etc.) : ils sont d'un point de vue anthropologique une « maison des hommes », bastions symboliques de la virilité [Messner, 1992 ; Saouter, 2000 ; Mennesson, 2005]. Véritables « conservatoire[s] des vertus viriles » [Pociello, 1993], leurs techniques du corps les classent de fait dans une filiation masculine [Mauss, 1995a]. Au rugby, sur et en dehors du terrain, il est question d'exposer sa virilité par son courage, sa force, sa résistance à la douleur, ou encore par son comportement guerrier... autant d'aspects en contradiction avec le modèle féminin idéaltypique traditionnel. Or, ce fief de la virilité rencontre depuis quelques années, malgré des réticences perceptibles, une nouvelle catégorie de pratiquants : les femmes. Elles restent néanmoins largement déclassées, délégitimées [Héas et Bodin, 2003]. En ce sens, le rugby féminin constitue de nos

jours une activité *outsider*, c'est-à-dire minoritaire, marginale et marginalisée [Héas, 2005].

Or, cette pratique sociale sportive, que l'imaginaire collectif métaphorise largement, se caractérise, entre autres traits, par un haut degré de contacts physiques qui mettent à mal les corps. Au rugby, les phases de jeu alternent évitements et percussions, attaques et défenses. À chaque instant, le corps est mis en jeu, sollicité, engagé. Les contacts répétés laissent des traces : hématomes, cicatrices, bosses, éraflures, dents ou os cassés, etc. Ces traces corporelles, plus ou moins temporaires, plus ou moins profondes, sont le lot quotidien des joueurs comme des joueuses. Le rugby sublime le caractère guerrier véhiculé par le sport. Suivant les injonctions des entraîneurs, des spectateurs-connaisseurs, des coéquipiers, etc., il ne faut pas hésiter à « mettre la tête », à « aller au charbon ». L'implication sportive exhorte, de façon allégorique, à « donner son corps au rugby », au sens maussien [1995b], comme nous le verrons plus avant. Ce contact physique s'inscrit par conséquent comme un élément incontournable de cette sous-culture, créant un espace de valeurs qui s'articulent autour du corps, qui pour sa part, paradoxalement, le temps du match semble oublié. Le « bon » rugbyman sait « aller au contact » et nier la douleur induite, qui vient rappeler la présence de son corps. La douleur n'est d'ailleurs plus signal d'alarme, elle n'est qu'obstacle à surmonter, à dompter. Le clou de cet affrontement – sa démonstration et sa preuve – se retrouve ainsi dans le marquage à même la chair. Tout combat implique ses cicatrices. En ce sens, le rugby, tout comme la boxe, est à considérer comme une fabrique de la marque corporelle [Wacquart, 2003 ; Le Hénaff et Héas, 2007]. Ces marques subies interrogent le sens commun. Car l'intégrité physique de la joueuse n'est plus préservée. Lorsque ces traces sont visibles aux yeux de tous, et de soi-même, de quel sens sont-elles investies ? Nous émettons ici l'hypothèse que ces marques participent de la *métis* du rugby, soit du sens même de son efficacité symbolique, et du succès dans ce domaine praxique particulier [Destienne et Vernant, 1974]. Bien que choquantes pour un non-initié, elles caractérisent un savoir-faire, une maîtrise pratique et technique plutôt que les seules conséquences de maladrotes, de phénomènes impromptus ou bien de simples accidents.

## Un sport identitaire

La corporéité sportive, ici rugbystique, est une articulation complexe de normes, de techniques, de façons d'être et de ressentis, difficile à approcher, et davantage encore quand il s'agit d'un corps socialement dissident. La marque se trouve donc, dans le cas présent, élevée au rang d'analyseur du corps de la *rugbywoman*, indicateur social pour observer de manière détournée, mais contrôlée ses pratiques et ses représentations. Attachons-nous donc au travers d'un regard sociologique à comprendre le réinvestissement de pareils vestiges de la *praxis*. L'immersion dans le vécu et l'intimité de vingt-quatre joueuses, leurs observations ponctuelles nous ont permis, à travers une posture méthodologique plus largement détaillée en fin d'article, d'interroger cette apparente inversion des pratiques et valeurs de genre.

Cette réflexion questionne tout d'abord les normes et pratiques corporelles de l'acceptable et du condamnable [Héas, 2006 ; Héas et Le Hénaff, 2006]. De la marque sur la femme, plus encore que sur l'homme, découle suspicions et préjugés, les corps féminins étant plus dépendants des diktats de la beauté : « C'est un devoir d'être beau, et plus encore d'être belle » [Nahoum-Grappe, 1995, p. 12]. L'étude du corps en désaccord, celui de la femme marquée par des pratiques considérées comme masculines, touche à certains tabous de nos communautés. Ces femmes « hors normes » [Menesson, 2005] constituent donc un éclairage intéressant des résistances à l'ordre corporel – d'ailleurs pas nécessairement vécues comme telles – et des conséquences qu'elles impliquent. Que peut donc représenter chez ces sportives la marque, subie, empreinte d'un sport masculin ? Revendication de la différence, exposition spectaculaire d'une pratique *outsider*, quête ou refus des canons de la beauté ? Simple conséquence de leur pratique ? Ou, plus simplement encore, curiosité et surattention du sociologue pour un fait vécu comme un non-événement par les actrices ? Et quelles sont les implications de ces traces dans le lien social au quotidien, et dans *l'entre-soi* du rugby ?

### *Corps pour soi, corps social*

Le corps cristallise aujourd'hui nombre d'attentes, pour le quidam comme pour le sportif. Il est l'objet d'attention bienveillante,

devient un véritable enjeu dans la recherche de travail, de logement, de partenaires, etc. [Amadiou, 2002]. Par là, le corps se mue en un formidable révélateur de notre système de normes et de valeurs. Sous couvert de libération, des procédures de contrôle, plus ou moins visibles, s'immiscent en effet chaque jour dans les interactions qui le mettent en jeu [Kaufmann, 1995]. Sa mise en scène et son entretien sont le fruit de normes sociétales empreintes de la culture dans laquelle il évolue [Mauss, 1995a]. Par certains aspects, le corps devient même devoir, et ce d'autant que les progrès technologiques et médicaux, principalement, laissent entrevoir (illusoirement) des perspectives de maîtrise totale. Aujourd'hui, toute imperfection semble signaler un laisser-aller accusateur. Mais cette anatomie ne se restreint pas au seul matériel esthétique : elle fait sens, s'investit et renvoie à des valeurs et des *cercles* [Gauchet, 2002], et même, souvent, nous définit. Elle est matière à symbole pour soi comme pour autrui. Elle parle de nous, de nos vies. Nos activités et habitudes tendent chaque jour à la transformer, de façon plus ou moins conforme aux attentes, individuelles et collectives. Tout incite désormais à « construire » son corps, qui devient affirmation de soi. L'influence médicale a autorisé cette représentation d'un corps objet, voire « brouillon » que l'on peut à sa guise modeler, transformer [Le Breton, 1990, 1999]. Il tend à devenir une « matière première, un lieu de mise en scène de soi » [Le Breton, 2002, p. 33]. Dans cette perspective, l'enveloppe du sportif représente un certain idéal : musclée, bronzée, traduisant une efficacité technique. Sa pratique est synonyme d'entretien et d'embellissement. Mais l'aveuglement laudateur qui drape le sport de toutes les vertus nie ses effets délétères, pervers et peu visibles à court terme, tant au niveau moteur (blessures, etc.) qu'esthétique (marques corporelles involontaires, etc.) [Bodin *et alii*, 2004 ; Young, 2004]. La pratique sportive, et celle du rugby en particulier, s'imprègne en effet dans le corps des pratiquant(e)s douloureusement et dans le temps. Outre la morphologie qui s'adapte aux besoins de la performance et aux entraînements répétés, signalons une trace d'un autre type : le marquage de la peau. Que représente donc la marque dans le monde de l'Ovalie ? Ne rentre-t-elle pas en contradiction avec les modèles esthétiques, notamment « féminins », que nous renvoient chaque jour un peu plus les images médiatiques ?

*La marque, signature de l'engagement dans l'action sportive : un élément fondamental de la métis rugbystique*

Dans les discours qui entourent le rugby, comme dans les paroles des pratiquantes, la trace engendrée par la *praxis* sportive occupe une place symbolique toute particulière, qui, semble-t-il, ne se retrouve que peu ou pas dans les autres pratiques sociales, y compris sportives. Le tableau de ces corps abîmés fait, paradoxalement, la gloire de ces licencié(e)s. En Ovalie, le don de soi et même le sacrifice sont célébrés. Le corps est au service de l'équipe. Ce don physique [Mauss, 1995b] laisse entrevoir le spectre d'un corps collectif, soudé dans les mauls et scellant l'alliance du groupe. La douleur tout comme le marquage des chairs en sont les preuves irréfutables ; l'histoire commune peut dès lors commencer à s'écrire. Les formules argotiques le rappellent d'ailleurs sans cesse : il faut « aller au charbon », « mettre la tête », etc. Certaines images de Soisson, largement diffusées et mises en scène par les médias<sup>1</sup>, à l'instar de celles présentant J.-P. Rives en sang poursuivant courageusement son match, colorent l'imaginaire de l'activité, tout autant que le mythe des « sales gueules », largement entretenu. Toutes ces représentations participent de la chimère guerrière rugbystique. Le combat dans ce microcosme étant hautement encensé, la marque devient son expression : « Des fois, quand tu as fait du combat et que tu ressors, t'as des marques, et ben, t'as fait ton boulot. T'en ressors, t'as des marques, ben, t'as été au combat » (Hélène, étudiante en sciences du sport, sept ans de rugby).

La correspondance se dessine alors : la marque est engagement, le corps mutilé célébrant le courage, l'abnégation du sportif. L'engagement se lit sur le terrain, dans les plaquages et autres mauls, tout comme il se laisse (et doit se laisser) lire sur la peau des protagonistes, dans un double et complexe système de significations. On est fier de ses marques tout comme on est fier de celles qu'on a occasionnées à l'adversaire. La fin du match, correspondant au dénudement dans les vestiaires, est l'occasion d'une évaluation physique dans l'*entre-soi*. La « troisième mi-temps », réunion des

---

1. De nombreux exemples ont été visibles à l'occasion de la Coupe du monde (masculine) organisée en France en 2007 où des publicitaires ont mis en scène des rugbymen « amochés ».

deux équipes après la rencontre, permettra quant à elle de jauger l'état de fraîcheur de l'adversaire, non sans un certain orgueil. L'échange de coups – « il faut en donner », « il faut *apprendre* à en recevoir » – participe de l'essence du jeu et s'interprète de fait selon le paradigme du don. Le coup rugbystique participe-t-il comme élément fondamental d'un équivalent du *potlatch* indien, qui signifie à la fois cadeau (don) et poison ? L'ambivalence de ce don, à la frontière trouble entre paix et guerre, s'illustre ici. Tel match particulièrement âpre et disputé sera qualifié de « grandiose » par Maud (23 ans, troisième ligne, quatre ans de rugby)... qui, quelques semaines plus tard, se plaindra de la rudesse, voire de « l'agressivité » de tel autre, émaillé d'incidents (bagarres, agressions verbales). L'échange de coups et de marques connaît ses propres limites, en cela quelque peu différentes de la réglementation officielle, souvent moins tolérante. L'échange rugbystique tout au long de la saison sportive prend sa pleine valeur dans son versant symbolique des marques corporelles. Le match aller en première phase de championnat est suivi dans un second temps d'un match retour. Les coups donnés ici peuvent être rendus là. Nous avons montré ailleurs que cette logique violente à moyen terme est active dans le phénomène du hooliganisme [Bodin et *alii*, 2005]. Cette logique n'est pas étrangère au phénomène invisible socialement (impensable ? !) de la violence féminine et plus particulièrement du hooliganisme féminin.

La rudesse de l'adversaire, si elle est crainte (« elles sont dures au mal ! »), n'en est pas pour autant méprisée, car elle renforce l'intensité dramatique du jeu et du résultat. Elle participe amplement par conséquent de l'échange réel et symbolique entre les équipes engagées dans ce système, pour le plus grand bonheur de ses adeptes. Cet échange – donner et recevoir des coups – est au fondement de la pratique, il est largement mis en avant et médiatisé. Il est maintes fois émaillé d'anecdotes, qui recréent sans cesse les conditions de la double alliance : dans l'équipe, par ce don de soi, et dans l'espace axiologique du rugby.

Si, dans cet *entre-soi* du rugby, le signe corporel – c'est-à-dire l'inscription sur la peau – est un attribut positif, il peut revêtir une tout autre signification dans un contexte différent. Autre sport, autre sens : chez les boxeurs des ghettos de Chicago, il signale par exemple la domination de l'adversaire. La trace y représente en effet un

palmarès négatif et diagnostique les compétences pugilistiques de son porteur, « les fautes les plus importantes ne se retrouv[ant] pas seulement dans les journaux et dans les registres de palmarès. Elles sont enregistrées en permanence sur ta figure » [Wacquant, 2003, p. 191]. On juge ainsi du corps de son opposant par son aspect externe. *A contrario*, au rugby, le « bleu » devient la valeur étalon. Ce n'est pas la forme physique que la marque vient apprécier, mais la force de caractère et les dispositions de la joueuse à aller au combat. Elle confirme ainsi des qualités mentales entrevues sur le terrain en les imprimant directement et parfois durablement sur la peau. Une telle inscription conduit certaines<sup>2</sup> à un sentiment de fierté, même s'il n'est pas toujours exprimé dans ces termes. Une telle revendication s'affronterait trop brutalement aux codes corporels établis, relevant plus de la provocation même dans cet espace *homosocial* qui pourtant les valorise [Bodin, Robène et Héas, 2004]. Le seuil social de tolérance à la violence baisse et ne peut par conséquent pas accepter pareilles atteintes [Elias et Dunning, 1998]. Tout de même, et sans être un concours institué comme tel ni participer d'une parade vaniteuse, ces signes dermiques semblent parfois laisser entrevoir une subtile hiérarchie à l'intérieur des groupes de *rugbywomen* enquêtés. La plus-value symbolique qui se lit sur le visage et le corps de ces jeunes femmes les impose souvent comme modèles : elles sont citées en exemple pour leur pugnacité, tant par leurs pairs que par leurs entraîneurs. En opposition à la figure de la « pétasse » largement rejetée, qui rappelle une « féminité » jugée exagérée, ces pratiquantes semblent se rapprocher de celle du « masculin », d'où l'admiration empreinte d'ambiguïté qu'elles provoquent parmi leurs coéquipières.

Preuves de l'engagement dans cet *entre-soi*, les significations attribuées à ces traces méritent tout de même d'être nuancées : elles ne sont ni recherchées ni le signe d'un quelconque affranchissement par rapport aux codes esthétiques en vigueur. Elles sont moins une volonté qu'une conséquence, dont il faudra tirer parti au mieux. Le réinvestissement symbolique effectué est le résultat de plusieurs facteurs : endroit, durée et type de marque, situation amoureuse et professionnelle, etc.

---

2. Des rares données collectées chez les hommes, la tendance semble être la même, et vraisemblablement d'une intensité supérieure.

### *La marque, étendard de l'identité rugbystique*

Au-delà des conséquences personnelles et physiques, la trace engage le lien social en chargeant symboliquement le corps [Le Breton, 2002]. Ces signes établissent en effet des filtres à la communication, en ce qu'ils constituent un appel au regard et à l'interprétation d'autrui. Tout d'abord, de tels atours dermiques confortent l'identité « rugby ». Pour soi-même comme pour l'autre, ils la renforcent, soulignant la pratique et la prolongeant au-delà du jeu et de la sphère sportive s'y rapportant. Facteurs de cohésion autour de ce qui distingue d'autrui (hors de l'équipe) et rassemble dans *l'entre-soi*, ils ressemblent parfois à des porte-drapeaux de la différence. Plus encore, comme le souligne le paradigme du don, se dégage une idée d'obligation. Une jeune joueuse, louée pour son talent, a connu pendant une longue période l'ostracisme du groupe. L'hématome était sa hantise, et son engagement s'en trouvait de fait réduit. Malgré ses qualités athlétiques et techniques indéniables, les moqueries et les mises à distance de l'équipe se sont révélées opérantes jusqu'à parfois lui faire connaître les affres du banc de touche, et ce en dépit de son statut de titulaire. Un tel comportement de refus du don de soi perturbe l'équilibre du collectif et conduit à la rupture des liens entre les protagonistes. Le bon fonctionnement de ce collectif ne se résume pas à ses résultats sportifs, il passe également par l'adhésion à un système de valeurs, qui exige d'accepter de donner et de recevoir des coups.

En effet, dans ce contexte particulier que constitue le groupe sportif, les traces font sens et lien entre les joueuses, autour d'un objet que toutes connaissent : on les montre, on les compare, on compatit ou bien au contraire on « chambre ». Elles construisent un passé commun et surtout renvoient à des valeurs d'engagement, partagées et valorisées. La douleur et l'engagement qu'elle implique sont ici connus et respectés, ils signent l'adhésion à ce groupe et plus largement à l'éthique sportive : *No pain, no gain* [Young, 2004]. Nées du rugby, elles deviennent de la sorte un marqueur collectif, le signe d'une appartenance à une communauté particulière. Comme ce sont des jeunes femmes, la référence groupale est ici nettement celle de l'*outsider*. Ces vestiges participent ainsi à l'identité du *cercle* rugby, comme de soi, même si hors du terrain et de ses annexes, ils ne sont pas exposés : ces jeunes femmes n'ont que

trop conscience, pour les avoir expérimentés ou tout simplement intériorisés, des risques d'une telle exhibition. Les montrer ne se fait donc qu'entre soi, établissant un point d'ancrage de la différence. Pour certaines nouvelles recrues, ces marques facilitent l'identification au groupe et signent même leur appartenance à ce dernier. Elles deviennent des artefacts identitaires, entrée (imaginaire) dans le groupe, signant une étape visible du changement dans la relation à leur corps, en renforçant et exprimant de manière saisissante et spectaculaire une nouvelle identité. En tant que pratiquantes, elles estiment de leur devoir d'en posséder : « Quand j'ai commencé la pratique du rugby [...] eh ! les bleus au début, c'était l'emblème, c'était la victoire. Et on..., je le vivais comme ça. On faisait des concours de bleus : oh, t'as vu le mien, il est pas mal, et ainsi de suite, ouais, j'étais fière de mes bleus. Ah, ben oui, je les ai eus au rugby » (Sophie, assistante d'éducation, quatre ans de rugby).

La trace présuppose une certaine forme de reconnaissance par la singularité, installant de la sorte une frontière entre le « nous » des joueurs de rugby et les autres : ceux qui sont (ou ont été) marqués et ceux dont la peau reste et restera indemne : « Je pense que les filles qui ne supportent pas d'avoir des chocs, d'avoir des bleus arrêteront. Celles qui essaieront arrêteront » (Caroline, étudiante en sciences du sport, quatre ans de rugby).

La marque atteste donc d'une conformité aux exigences rugbyistiques que toutes ne seraient pas à même de supporter. Des valeurs morales viennent ainsi se greffer sur le derme, qui seront interprétées comme une forme d'excellence, l'indicateur pour autrui d'un certain degré d'engagement physique qui fait abstraction de la peur et de la douleur, deux termes rejetés par les valeurs « viriles ». Le sentiment de caste n'est pas éloigné de certains propos recueillis. « Le trait marqué souligne la différence, précise l'identité, dessine la particularité » [Berger, 2006, p. 359]. Ces traces viennent représenter l'individu tout en le distinguant – le « bleu » participe ici de cette affirmation distinctive largement répandue aujourd'hui. Elles ont également des conséquences sociales : hors de la sphère du rugby, elles seront immanquablement un objet d'attention et de réflexion pour autrui, dont les contenus sont d'ailleurs parfaitement déchiffrés par ces jeunes femmes rodées : « Ils [les personnes croisées dans la rue] nous regardent de A à Z. Ils se demandent si je suis pas battue, je suppose. Enfin,

je sais pas. Le coup classique : quand on voit des gens marqués, on se demande toujours comment ça leur est arrivé et pourquoi » (Béatrice, internationale, trois ans de rugby).

Cette mise en marge est vécue et exprimée différemment selon les joueuses et les contextes, la distinction n'étant pas toujours perçue comme une exclusion. La majorité affiche même son dédain et sa condescendance face au regard des autres, qui néanmoins se fissurent par moments au cours des entretiens et laissent transparaître une certaine gêne. Le regard d'autrui laisse rarement indifférent, malgré la volonté de s'afficher comme tel. La cuirasse dont on aimerait se vêtir est parfois atteinte par ces regards inquisiteurs incessants. Hors des frontières du rugby, ce marqueur identitaire rencontre en effet des crispations, cristallisant au plus haut degré le conflit entre « féminité » et pratique « masculine ». Les regards appuyés des passants peuvent alors être vécus comme autant d'offenses. À l'inverse, à certains moments, le sentiment d'une distinction peut se faire jour, même hors du *cercle* du rugby, pour des marques qui, en d'autres lieux, contrariaient. Le regard est alors interprété positivement, signe de la singularisation identitaire, mais cela ne se produit qu'en de rares occasions. Alors qu'être défiguré(e) entraîne une perte d'identité, il semblerait que, en pareil cas, l'identité est au contraire soulignée – de façon, il est vrai, ambiguë : « Ben, je sais pas si y'a une fierté à montrer qu'on a un bleu ou quoi. Mais moi, je sais que... quand j'ai un bleu assez énorme ou quoi, j'ai plus tendance à le montrer qu'à le cacher. Pas à tout le monde. Mais par exemple, quand je vois mes parents ou quoi, je sais pas pourquoi, je leur montre. Je sais pas si c'est une fierté, non, c'est pas une fierté ; mais oui, ça peut être révélateur, mais oui, je le cache pas » (Marie, étudiante en sciences du sport, quatre ans de rugby).

### *Les marques de la discorde*

Les marques corporelles, selon les contextes, prennent des significations différentes, entre valorisation, dénégation ou indifférence. La négociation identitaire bat alors son plein autour de ces traces, manifestation de l'engagement dans l'*entre-soi* du rugby et embarras dans la plupart des autres situations du quotidien, convoquant, de façon souvent malheureuse et toujours subie, le regard sur

ces motifs distinctifs. Les petits arrangements identitaires que nous impose la complexification de la vie sociale – par la multiplication des *cercles* d'appartenance (associatifs, familiaux, professionnels, amicaux, etc.) aux aspirations parfois contradictoires – sont portés ici à leur paroxysme. La trace transpire et dénonce la pratique *outsider* là où parfois l'étanchéité et la dissimulation étaient de mise. Par l'application de la marque, dans son caractère subi et aléatoire, c'est l'identité de l'individu qui est en danger. Ces marques ne sont en effet jamais choisies, ni dans le temps ni dans l'espace : elles sont des aléas du jeu, dont il faut s'accommoder, alors même que le corps moderne donne cette impression de maîtrise. À maintes reprises les joueuses y seront confrontées et elles développeront de la sorte des stratégies pour profiter au mieux de telles conjonctures, ou au moins limiter leurs effets délétères. À l'instar des tatoués qui ont appris à ménager leur auditoire – leur « visioitaire » plutôt – et à en jouer [Le Breton, 2002 ; Héas et Le Hénaff, 2006], ces jeunes femmes sont peu à peu devenues spécialistes des interactions en présence d'empreintes sur leur peau. Les regards qui convergent vers les traces les plus voyantes ne manquent pas de les interpeller, provoquant, face à ces atteintes, dédain, indifférence ou encore gêne, selon les situations et les actrices. Selon le contexte et l'interprétation qui en est faite, un jeu de monstration/dissimulation s'établit. L'enjeu de cette (in)visibilité est le discrédit dont elles peuvent faire l'objet, à travers le spectre de la femme battue qui est bel et bien présent. Face à ces dangers qu'elles reconnaissent comme tels, certaines entreprendront de mettre en place des stratégies pour garder la face [Goffman, 1973]. La marque devient dès lors plus jouée, plus calculée, surtout lorsque le conflit pointe et qu'il s'agit de l'apaiser. Ici la trace vient s'opposer à une certaine idée de la féminité, voire de la beauté. Ces usages de l'apparence correspondent généralement à des situations particulières où l'enjeu identitaire est important et/ou se répercutera dans le temps, le summum ayant sans doute été atteint par Céline (informaticienne, sept ans de rugby) qui, le jour de son entretien d'embauche, un lendemain de match, arborait un superbe coquard. Il s'est alors agi d'élaborer une forme de préservation de soi. Engager une discussion pour se disculper est jugé souvent trop coûteux en temps, et incertain quant à sa réussite, et on préfère la dissimulation. Cette conduite est utilisée pour ménager tout autant la personne

rencontrée que soi-même : la poursuite de l'interaction (si elle a lieu) permettra progressivement, et de la manière la plus contrôlée possible, d'annoncer l'activité *outsider*. La dissimulation est un moyen pour ces sportives de « garder la main » dans l'interaction par la rétention d'informations, dévoilées ultérieurement et au moment qu'elles jugeront opportun. Elle permet dans un premier temps de minimiser la portée sociale de la marque.

*(Para)médecine profane, cosmétique et sport de contact*

Pour contrer les possibles désagréments sociaux et physiques engendrés par ces différentes marques portées par le corps, l'emploi de « remèdes domestiques simples » [Freidson, 1970] et le recours aux produits de la trousse à pharmacie sont des usages très largement répandus dans le monde sportif. Parmi ceux-ci, l'Hémoclar®, l'Arnika® ou encore les poches de glace font partie du bagage annexe, mais indispensable dont chaque joueuse doit être munie. Il s'agit de diminuer l'hématome et la sensation de douleur sans souci de posologie précise. Leur utilisation devient aussi une arme de l'apparence, une prévision subtile permettant de gérer au mieux l'importance et la durée de la marque : « Mais je mets même pas d'Arnika. Enfin, on est pas mal à pas mettre de l'Arnika [...] parce que je faisais pas non plus en sorte que ça parte » (Diana, étudiante, trois ans de rugby).

Par l'expérience et par la succession d'essais-erreurs, la voie médicale traditionnelle peut être ainsi court-circuitée [Roderick, 2004]. Quand elles accèdent à une certaine connaissance profane de la médecine, leur gestion de la marque devient un choix plus rationalisé, voire stratégique, pour une proportion non négligeable de ces jeunes femmes. Deux préoccupations principales s'affichent alors. La première est d'ordre fonctionnel. Si la marque devient gênante pour la pratique, le recours au traitement sera exigé. La seconde est d'ordre esthétique et social. Si le « bleu » atteint le visage, ou toute autre partie symbolique ou voyante, on tentera s'atténuer au mieux ses effets voyants. L'attirail thérapeutique, un allié de sa propre mise en scène, accentue l'aspect dramatique ou au contraire l'annule.

Les artifices sont encore nombreux, entre maquillage, choix vestimentaires ou attitudes, pour agir face à ce qui peut devenir

rapidement un handicap social. Autant de manipulations de l'information sur son apparence qui dépendront des attentes et des objectifs propres à la situation, dont le but est d'influer sur les impressions distillées et qui viseront à diminuer, voire à annuler, la portée symbolique de la trace. Mais leur usage est toujours minimisé, voire tabou. Pas question de nier la marque, interprétée comme porte-drapeau d'un sport marginal, comme don de soi à l'équipe et à la pratique, par une entreprise de totale dissimulation. Elle doit au contraire être assumée, voire valorisée, ce qui dans les faits est difficile hors du contexte sportif. Aspirations de groupe et désirs individuels trouvent ici un premier point de divorce. À l'inverse, certains moments particuliers sont l'occasion pour ces joueuses de dévoiler ces marques, dans un *entre-soi* propice à leur exposition. Le vestiaire, principal lieu de rassemblement exclusivement *homosocial*, en favorisant une certaine intimité convient à la divulgation des conséquences corporelles du match précédent, aux seuls yeux d'un public (féminin) averti : « La semaine dernière, c'était un match dur. Dans les vestiaires, on est toutes ensemble, donc c'est pas dur de se montrer les gros bleus, les marques de crampons, les semelles, etc. » (Amélie, professeur d'EPS, sept ans de rugby).

La marque rugbystique s'avère d'ailleurs une justification plus acceptable que d'autres, notamment celles qui renvoient à la figure, réelle ou fantasmée, de la « femme battue ». L'imposition identitaire de ce signe au début de la pratique se transforme, au fil du temps, en une appropriation de celui-ci. Ces traces qui, au départ, enlaidissaient le corps participent de son appropriation par sa transformation, jusqu'à devenir une partie valorisante de soi. La trace dermique est alors acceptée et intégrée. Elle sursignifie en effet le corps et la pratique, la rendant lisible aux yeux de tous... pour le meilleur, c'est-à-dire la reconnaissance identitaire, mais aussi pour le pire, à savoir la stigmatisation et l'affectation, plus ou moins durable, des liens sociaux. De tels embarras se rencontrent souvent avec les non-initiés [Goffman, 1974], ceux pour qui la pratique de la joueuse est inconnue, relevant le caractère situé de la déviance [Becker, 1985]. « Mais c'est vrai que les gens savaient que je faisais du rugby aussi, donc ça allait » (Caroline, étudiante de STAPS, trois ans de rugby), « à la fac, ça allait, parce que tout le monde savait » (Diana, étudiante, trois ans de rugby).

Ces signes servent alors de porte-identité, sans être toujours revendiqués comme tels. Si la grande majorité assure « assumer » ces traces, elles ne sont pas pour autant une forme radicale d'expression. Cette distinction *via* la marque, par le caractère négatif qui lui est attribué dans la vie courante et positif dans le rugby, est un paradoxe à surmonter pour ces jeunes femmes. « J'assume ma pratique sportive, ça fait partie de moi, donc les bleus, ça va avec [...]. J'ai des bleus et s'il y a des gens qui pensent que je devrais faire de la danse, des choses plus féminines... J'ai déjà dû revendiquer le fait que je faisais un sport [particulier]... Donc j'ai déjà dû revendiquer, [un sport] où donc, le fait d'être marquée, ça allait avec. Si tu veux, j'assume le fait d'avoir des bleus comme j'assume le fait de faire un sport différent » (Céline, informaticienne, sept ans de rugby).

Le fait que ces marques soient épisodiques est fondamental dans leur définition et le sens qui leur est attribué, et explique que cette expérience puisse être vécue parfois comme plaisante, réduisant incidemment nombre de conflits potentiels. Outre des problèmes esthétiques réduits, les marques corporelles involontaires permettent, le temps de quelques jours, d'être l'objet d'attention et d'endosser les « habits » d'une autre, avec des coûts, notamment identitaires et sociaux, faibles. L'altération physique est majoritairement vécue comme provisoire, de même que la variation identitaire, même si de telles impressions peuvent durer dans le temps [Goffman, 1973]. Anne (internationale, trois ans de rugby) témoigne parfaitement de cette nécessaire limite temporelle quand elle exclut de faire faire des photographies d'identité avec un œil au beurre noir. La trace s'inscrirait alors (trop) dans le temps. Par ce biais, la marque temporaire n'est que faiblement vécue comme une imposition identitaire, alors que la marque définitive – la « grosse balafre » tout comme la trace au visage – est une hantise. Ce qu'elle implique la rend socialement définitive, sans retour (ou presque) en arrière. Est alors exigée une incorporation de cet ajout, qui est souvent difficile à effectuer.

Si la marque peut poser des problèmes identitaires sur le long terme, elle est également difficile à vivre au quotidien, quand elle est visible aux yeux de tous. La jeune femme est alors exposée aux regards incessants. Le passant dont elle croise le chemin s'interroge, émet des hypothèses, en déduit ce qu'il veut. Le malaise

naît alors de son ignorance. Le conflit ne se traduit plus par des mots, comme avec les personnes familières, qui elles savent, mais par un regard interrogateur, surpris ou dédaigneux. La situation est d'autant plus délicate que l'on a peu d'emprise sur ces interactions quotidiennes avec des inconnus : « Je vais pas aller les voir, je les connais pas ! » résume Sophie. Ces rencontres furtives qui durent l'espace d'un instant sont des rappels réitérés de sa différence, rappels rarement ignorés même s'ils sont souvent minimisés et considérés avec dédain, au moins dans le discours : « Par contre, c'est vrai que, dans la vie de tous les jours, tu vois bien le regard des gens. Tu croises des gens et tu vois bien qu'ils s'attardent sur ton regard, enfin... enfin, sur ta différence » (Céline, informaticienne, sept ans de rugby).

La marque corporelle s'inscrit donc comme le point d'orgue de ce grand écart identitaire qu'effectuent constamment les pratiquantes entre les représentations (traditionnelles) du corps féminin et celles du rugby. La position est délicate, car « elles doivent maîtriser des techniques corporelles considérées comme masculines, tout en démontrant leur appartenance sexuée » [Mennesson, 2005, p. 129]. Ces rites du paraître constituent donc une démonstration intéressante de la duplicité imposée aux identités de ces *rugbywomen*, dans leur gestion corporelle des différents « espaces, [avec] les règles sous-jacentes qui en gouvernent l'occupation différenciée selon les sexes, les âges, les statuts, les circonstances » [Bromberger, 1990].

### **La banalisation de la marque : passage et don de soi obligés dans la *carrière* de rugby**

La pratique du rugby engage ces jeunes femmes dans une expérience sociale inédite. Elle participe d'une façon nouvelle de percevoir son corps, où le groupe de pairs est une aide. Elle est pour la plupart une rencontre avec l'altérité qui les plonge dans un univers empli de singularités qu'il leur faudra appréhender et faire leurs. La signification apportée aux empreintes dermiques, tout comme les manières de penser et d'agir vis-à-vis de celles-ci sont largement tributaires de cet *entre-soi*. L'abondance des marques est singulière pour les nouvelles recrues dont les peaux

étaient habituellement vierges, et crée un certain effet de surprise, qui s'estompera progressivement. « Et au début, normal, tu te dis oh ! lala ! j'ai plein de bleus, tout ça. Et tu te dis, hou ! le sport de brutes, je suis pas bien ! Mais, comme ça te plaît, tu continues. Mais tu te dis oh ! lala ! si j'ai plein de bleus comme ça tout le temps... et puis, ça fait mal au début ! Mais quand t'es habituée, tu te rends plus compte. Il sort, tu l'as même pas vu... Quand je commençais, je faisais plus gaffe. Que maintenant, je fais moins gaffe » (Marjorie, étudiante, quatre ans de rugby).

Pour certaines pratiquantes, le processus est tellement abouti que ces marques font désormais partie intégrante de leur anatomie. Leur absence vient même les rappeler à l'ordre : « Alors, quand t'en as pas, c'est chiant. Moi, je veux dire, y'a des fois, je me dis, ah ! tiens, j'ai pas de bleus, ça fait longtemps que j'ai pas été à l'entraînement » (Diana, étudiante, trois ans de rugby).

De même l'expérience répétée de la marque, corollaire de son invisibilité, et son accompagnement par le groupe sont favorables à un réinvestissement moins négatif : « Des bleus, en sept ans, je les compte plus, mais je dois être rendue à quelques milliers, je pense » (Amélie, professeur d'EPS, sept ans de rugby).

La marque entre ainsi dans la vie quotidienne, à tel point que des surnoms « affectueux » lui sont attribués : « Coco-Bel-Œil », « Gros-Placard », etc. Elle est trop courante pour que les jeunes femmes ne soient pas obligées de lui attribuer du sens. Durant la saison sportive, elles présentent continuellement ou presque des « bleus », essentiellement au niveau des cuisses et, dans des proportions moindres, au niveau des bras. Les marques à plus long terme sont surtout des petites brûlures ou des cicatrices, conséquences de coups de crampons – le *rucking*, « the high tackle, “rake” [the violent use of cleats against skin] and scrum punch » [Young, 2004, p. 335]. Elles ne sont dans la majorité des cas visibles que pour un œil averti et/ou intime.

## Ouverture

La *carrière* de la *rugbywoman* se fonde donc dans celle de l'individu marqué. Pourtant, les traces corporelles engendrées ne sont que des conséquences de la pratique, elles ne sont ni recherchées

ni évitées. Seul l'investissement corporel prime et le désir d'appartenir à ce groupe de guerrières sportives. Il vient renforcer l'appartenance à une équipe et, plus largement, à une communauté. Ce n'est que dans un deuxième temps que ces vestiges sont réinvestis, négociés, joués.

Les discours recueillis et les observations effectuées auprès des licenciées à propos de ces traces, et les activités autour, se caractérisent à première vue par un apparent désordre, où voisinent les contradictions, les hésitations, etc., qui révèlent des conflits de *cercles* et d'arrangements personnels. Derrière les contradictions, les pudeurs et les non-dits, ce sont des sphères sociales qui se distinguent, et qui les rendent intelligibles une fois le lien établi. La complexité des discours n'est que le prolongement de la gestion compliquée des différentes facettes d'identification. Les négociations de ces joueuses avec leurs marques, dans les différentes situations qu'elles sont amenées à rencontrer, fonctionnent sur le modèle de la conciliation souvent, minimisant les heurts et bannissant les provocations, quand ces signes ne sont pas tout simplement oubliés et incorporés. Les hésitations et les contradictions qui émaillent leur discours mettent en évidence certaines difficultés, qui restent néanmoins mineures. La marque n'est la plupart du temps vécue que comme un désagrément passager. Cette nécessité d'un arrangement intellectuel, social et pratique, exacerbée au rugby, traverse cependant la vie de la plupart d'entre nous, tiraillés que nous sommes entre des aspects contradictoires de nos vies. Au rugby féminin, ils sont particulièrement importants, et la marque trahit leur étanchéité.

Avec la découverte de cette activité, le corps change et s'adapte aux besoins du jeu, parallèlement aux représentations qui évoluent également, jusqu'à la construction d'une corporéité rugbyistique. Le *cercle* sportif ne vient pas pour autant annihiler la socialisation opérée depuis la plus tendre enfance, mais contribue à une socialisation secondaire importante pour redéfinir des sensations et des signes originaux. Il existe en effet pour la pratiquante une imbrication totale entre les *cercles* autour de l'individu, le tissu social étant très dense et ne se résumant pas au rugby. Le double processus d'acculturation/déculturation n'a pas entièrement opéré – et ne le fera jamais – en raison de la participation de ces femmes à différentes sphères de la vie sociale qui module leur construction identitaire.

Les échanges symboliques dans le cadre de ces différentes sphères ne fonctionnent pas sur les mêmes logiques : le don de son corps au rugby heurte frontalement les logiques prophylactiques au sein de la famille, mais aussi au travail. La valorisation des marques corporelles ici contrevient aux interrelations usuelles. Les échanges symboliques à partir des marques corporelles hiérarchisent les joueuses entre elles, mais aussi les équipes en compétition (dans notre étude, de niveau national). Les réputations sportives s'établissent de manière non négligeable à partir d'elles. Les relations entre équipes au fil des saisons sportives empruntent aux échanges physiques passés, par conséquent aux traces laissées par l'adversaire ou qu'il a laissées. Les violences d'aujourd'hui, mais aussi les sympathies entre les joueuses s'ancrent dans cette archéologie d'oblations physiques.

\*

#### *Addenda méthodologiques*

Notre démarche sociologique visait à comprendre les systèmes de représentations du corps marqué, différent, et notamment à connaître les façons de le vivre. Sans pour autant adhérer aveuglément au *verbatim* recueilli, nous avons considéré ces jeunes femmes comme des pôles de connaissance, des « savant[e]s pratiques » [Sacks, cité par Demazière et Dubar, 1997, p. 12], accordant ici une place importante à leur réflexivité et nous inspirant ainsi du principe évoqué par Spradley et Mann [1979, p. 19] : « L'ethnographie est un moyen qui sert à découvrir ce que les gens ont appris et oublié, et ce qu'ils utilisent chaque jour de leur vie. » Des entretiens (au nombre de vingt-quatre) s'est ainsi dégagée une impression de liberté, renforcée par le caractère très peu directif des entretiens menés. Les joueuses étaient invitées à présenter leurs propres réflexions, leurs sensations intimes ou celles qui étaient davantage partagées dans le groupe sportif, mais aussi leurs sensations « en dehors ». La liberté et la longueur des entretiens (une heure trente d'entretien en moyenne) étaient là pour favoriser l'expression de cette intimité – quand bien même l'enquêteur était un homme, avec

toutes les conséquences que cela implique –, soit leur expérience rugbystique en tant que jeunes femmes.

L'observation directe, tout au long du premier semestre 2006, est venue utilement compléter ce corpus de données. Ponctuellement, nous avons eu la possibilité de suivre ces jeunes femmes pendant leurs matchs, leurs entraînements, ou plus fortuitement à l'occasion de rencontres, qui n'ont jamais été provoquées, dans quelques-unes de leurs « sorties ».

Notre choix de population s'est orienté vers deux clubs du Grand Ouest français aux caractéristiques compétitives et géographiques relativement proches<sup>3</sup>.

L'un est la section féminine d'une structure surtout connue pour ses homologues footballeurs. Créée en 1999, elle figure, à l'heure où nous écrivons ces lignes, à la quatrième place de la première division, l'élite du rugby féminin, à laquelle elles ont accédé l'année dernière. Son effectif compte une soixantaine de joueuses. La plupart d'entre elles ont un « parcours rugby » relativement analogue : elles découvrent la pratique pendant leur cursus en STAPS<sup>4</sup>, intègrent l'équipe universitaire et finissent par signer leur engagement dans un club. La durée moyenne entre la découverte du rugby et la prise de licence au club est de deux ans. L'autre club a sensiblement les mêmes caractéristiques. Son effectif est tout de même plus réduit et ne compte qu'une vingtaine de joueuses. Il ne présente donc qu'une équipe en championnat, là où l'autre club en aligne deux. Cette année, ce club occupe la tête de la compétition nationale. La proportion de joueuses issues des STAPS y est également légèrement inférieure.

La particularité géographique de ces deux équipes, non « sudistes », est à noter : la culture de l'Ovalie y est moins présente et ses valeurs plus diffuses. Soulignons en outre l'intérêt de se cantonner à deux clubs : ce choix permet de contrôler les propos des athlètes. Cette stratégie d'investigation sur le terrain permet de recueillir des informations croisées. Fréquemment, pour illustrer leurs propos, les joueuses n'hésitent pas à citer nommément une

---

3. Pour des raisons évidentes d'anonymat, nous n'indiquons pas le nom de ces clubs.

4. « Sciences et techniques des activités physiques et sportives », autrement dit la faculté des sciences du sport.

autre joueuse, certains noms revenant plus souvent que d'autres. L'analyse des discours de ces pratiquantes permet une approche et une comparaison intéressantes pour évaluer la distance entre la perception de ce qu'elles font et la manière dont elles sont perçues par les autres.

Afin de questionner la marque dans ce qu'elle possède de spécifique au rugby, nous nous sommes intéressés de prime abord à des jeunes femmes (« les filles » dans le jargon rugbystique) impliquées dans l'activité avec au minimum deux ans de pratique et évoluant comme titulaires dans le championnat de division 1. Cependant, pour interroger une éventuelle évolution de la perception de la marque, véritable socialisation secondaire, il fallait élargir notre panel. En sélectionnant des joueuses de niveau inférieur, ou récemment entrées dans la pratique, nous avons pu déceler différents stades de socialisation, concordant avec des différences de niveau d'implication, de temps consacré à la pratique ou encore de poste occupé dans l'équipe. Cet ajustement aux données du terrain s'est imposé au fil des interviews, il n'avait pas été prévu initialement. Cet échantillon diversifié est un compromis face à la double nécessité de contraster au maximum les individus et les situations, et d'obtenir des unités d'analyse suffisantes pour être significatives. Cette diversité nous permet d'atteindre un idéal « point de saturation » [Blanchet et Gotman, 1997 ; Demazière et Dubar, 1997], qui recouvre toutes les facettes du marquage de la peau dans le rugby féminin.

### Bibliographie

- AMADIEU J.-F., 2002, *Le Poids des apparences. Beauté, amour et gloire*, Odile Jacob, Paris.
- BECKER H., 1985, *Outsiders*, Métailié, Paris.
- BERGER M., 2006, « La peau », in ANDRIEU B. (sous la dir. de), *Le Dictionnaire du corps*, CNRS éditions, Paris, p. 359- 360.
- BODIN D., ROBÈNE L. et HÉAS S., 2004, *Sports et violences en Europe*, Éditions du Conseil de l'Europe, Strasbourg, août.
- BODIN D., ROBÈNE L., HÉAS S. et GENDRON M., 2005, « Une approche de la criminalité féminine à travers l'exemple du hooliganisme », *Criminologie*, vol. 38, n° 2, p. 195-224.

- BOILLEAU J.-L., 1995, *Conflit et lien social. La rivalité contre la domination*, La Découverte/MAUSS, Paris.
- BROMBERGER C., 1990, « Paraître en public », *Terrain*, n° 15, octobre – consultable à l'adresse : <http://terrain.revues.org/document2978.html>
- DEMAZIÈRE D. et DUBAR C., 1997, *Analyser les entretiens biographiques*, Nathan, Paris.
- DESTIENNE M. et VERNANT J.-P., 1974, *Les Ruses de l'intelligence. La métis des Grecs*, Flammarion, Paris.
- ELIAS N. et DUNNING N., 1998, *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Pocket, Paris.
- GAUCHET M., 2002, « Les deux sources du processus d'individualisation », *Le Débat*, mars-avril, p. 133-137.
- GEERTZ C., 1972, « Deep play : notes on the Balinese cockfights », *Daedalus*, n° 101, p. 1-37.
- GOFFMAN E., 1973, *La Mise en scène de la vie quotidienne I. La présentation de soi*, Éditions de Minuit, Paris.
- 1974, *Les Rites d'interaction*, Éditions de Minuit, Paris.
- HÉAS S., 2005, *Des pratiques psychocorporelles aux sports outsiders : d'une sociologie à une autre*, habilitation à diriger des recherches soutenue le 13 décembre à l'Université des sciences humaines de Rennes II.
- 2006, « Normes », in ANDRIEU B. (sous la dir. de), *Le Dictionnaire du corps*, CNRS éditions, p. 343-344.
- HÉAS S. et BODIN D., 2003, « La fête sportive : essai de compréhension chez les footballeuses et les rugbywomen », *Le Détour* (anciennement *Histoire et anthropologie*), nouvelle série, n° 2, 2<sup>e</sup> semestre, p. 79-92.
- HÉAS S. et LE HÉNAFF Y., 2006, « Le langage de la peau », *Sport et vie*, n° 97, juillet, p. 28-35.
- HERZLICH C., 1970, *Médecine, maladie et société*, Mouton, Paris-La Haye.
- KAUFMANN J.-C., 1995, *Corps de femmes, regards d'hommes*, Nathan, Paris.
- LE BRETON D., 1990, *Anthropologie du corps et modernité*, PUF, Paris.
- 1999, *L'Adieu au corps*, Métailié, Paris.
- 2002, *Signes d'identité, tatouages, piercings et marques corporelles*, Métailié, Paris.
- LE HÉNAFF Y. et HÉAS S., 2007, *Tatouages et cicatrices, décors sportifs*, L'Harmattan, Paris.
- MAUSS M., [1934] 1995a, « Les techniques du corps », *Sociologie et anthropologie*, PUF, Paris.
- [1924] 1995b, « L'essai sur le don », *Sociologie et anthropologie*, PUF, Paris.
- MENNESSON C., 2005, *Être une femme dans le monde des hommes*, L'Harmattan, Paris.
- MESSNER M., 1992, *Power at Play : Sports and the Problem of Masculinity*, Beacon Press, Boston, MA.
- NAHOUM-GRAPPE V., 1995, « Préface », *Communications*, n° 60, « Beauté, laideur », numéro coordonné par V. Nahoum-Grappe.

- RODERICK M., 2004, « English professional soccer and the uncertainties of injury », in YOUNG K. (sous la dir. de), *Sporting Bodies, Damaged Selves*, Elsevier, Oxford, p. 137-150.
- SAOUTER A., 2000, *Être rugby. Jeux du masculin et du féminin*, Éditions de la MSH, Paris.
- SPRADLEY J. et MANN B., 1979, *Les Bars, les femmes et la culture*, PUF, Paris.
- WACQUANT L., 2003, « La fabrique de la cogne (chez les boxeurs professionnels) », *Quasimodo*, n° 7, « Les modifications corporelles », p. 135-149.
- YOUNG K., 2004, « The role of courts in sports injury », in YOUNG K. (sous la dir. de), *Sporting Bodies, Damaged Selves*, Elsevier, Oxford, p. 333-354.